

Entretien avec Denise Robert

Janine Euvrard

Number 85, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Euvrard, J. (1996). Entretien avec Denise Robert. *24 images*, (85), 26–27.

ENTRETIEN AVEC

Denise Robert

PROPOS RECUEILLIS PAR JANINE EUVRARD

24 IMAGES: *J'aimerais que vous parliez de vos débuts. Trouvez-vous plus difficile aujourd'hui de démarrer un film?*

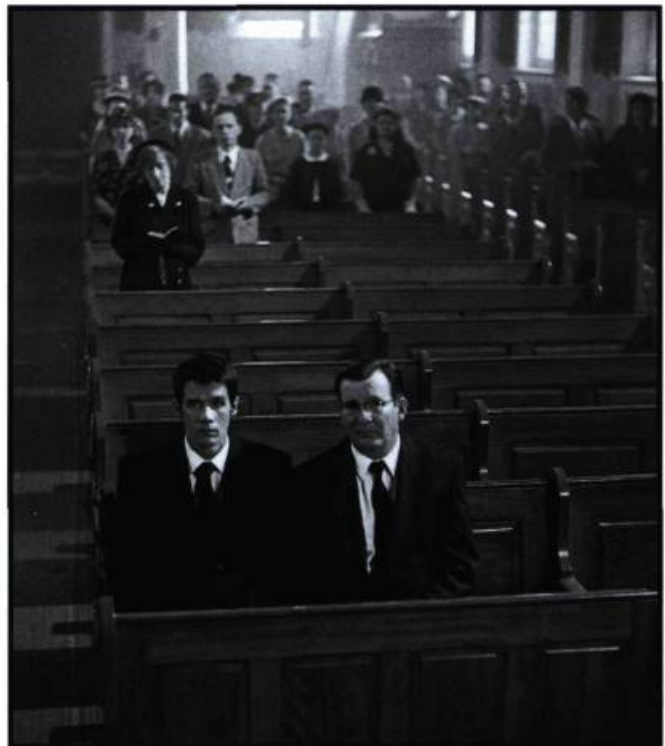
DENISE ROBERT: Au début j'étais très naïve (je le suis encore), et je me suis vraiment lancée dans la production les yeux fermés. Il y avait beaucoup de possibilités à ce moment-là, il y avait plus d'argent; c'était en 1987. Les télévisions, les diffuseurs participaient, les distributeurs bénéficiaient de minimums garantis importants, les sociétés d'État disposaient de beaucoup d'argent, le dégrèvement fiscal en apportait aussi beaucoup. Aujourd'hui les fonds de Téléfilm ont été réduits, l'ONF n'avance plus d'argent, il n'y a plus de diffuseurs, les distributeurs mettent un petit minimum garanti, l'argent est très rare. Moi, ça me crève le cœur de voir des cinéastes qui sont dans ce métier depuis longtemps avoir tant de difficulté à faire un film tous les 3, 4 ans. *Le confessionnal* est allé à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, où il a eu pas mal de succès, les critiques québécois lui ont attribué le Prix du meilleur film de l'année et pourtant, ça a encore été aussi difficile de financer les films suivants. Un réalisateur, même ayant fait un ou deux films qui ont bien marché, ne peut jamais compter sur un appui inconditionnel. C'est chaque fois à recommencer.

Alors comment percevez-vous l'avenir?

Je pense qu'il faut s'arrêter et réfléchir, se demander quelle approche nous devons adopter. Il faut se préoccuper de la relève, mais que fait-on pour ceux qui ont déjà fait des films? Doit-on leur dire: «Tu auras ton tour à un moment donné»? Il faut qu'il y ait une continuité. Si le gouvernement réduit ses budgets, les sociétés d'État devraient trouver d'autres façons de fournir ces financements-là. D'autant plus qu'il est possible de s'associer au British Screen par exemple, au European Co-Production Fund ou à d'autres endroits dans le monde, au Japon par exemple. Donc, pourquoi ne pas s'asseoir tous ensemble, artisans, créateurs, producteurs, sociétés d'État, et tenter de faire un bout de chemin pour trouver des moyens de financer le long métrage à l'approche de l'an 2000?

De quelle façon s'est faite la coproduction avec Philippe Carcassone pour *Le confessionnal* de Robert Lepage?

D'abord, ce film est la première coproduction canado-britannique-française d'un film en langue québécoise, donc c'est assez exceptionnel. Au départ, c'était une coproduction avec l'Angleterre, 60% canadienne, 40% britannique, mais les Anglais n'ont pu obtenir 40%; pour eux 20% était le maximum. Mais le scénario se prêtait aussi à l'utilisation de talents français et on nous a suggéré Philippe Carcassone. En même temps, moi je connaissais Aline Perry de British Screen qui m'a aussi suggéré Philippe Carcassone. Ce nom m'est donc venu de deux sources. Nous sommes allés à Paris



Lothaire Bluteau et Richard Fréchette dans *Le confessionnal* de Robert Lepage.

à deux mois du début du tournage, Philippe partait en vacances et nous a dit qu'il lirait le scénario à son retour, mais 24 heures plus tard, il nous a téléphoné du Maroc pour nous dire: «J'ai lu, j'embarque, je vous appelle dès mon retour.»

Philippe a apporté un appui moral et professionnel absolument fantastique. Il a une belle sensibilité. Lors des différents visionnements au cours du montage, il apportait des commentaires très précieux. C'est quelqu'un qui est également très respectueux du metteur en scène. Daniel Louis et moi discutons d'ailleurs pour monter d'autres projets ensemble.

C'était pour vous la première coproduction avec la France...

J'ai fait beaucoup de coproductions avec la Suisse, mais c'était la première fois que je recevais du financement de la France. J'ai fait plusieurs films avec la Suisse puisque Léa Pool étant Suisse d'origine, nous avons obtenu l'appui du gouvernement suisse et des fonds privés suisses, de Georges Reinhart qui a consenti des sommes



Benoît Brière, Roger Blay et Gaston Lepage dans *Joyeux calvaire*, le dernier film de Denys Arcand.

importantes dans différents films comme *À corps perdu*. Georges Reinhart est quelqu'un qui a beaucoup investi dans le cinéma, le théâtre, la sculpture.

Vous êtes aussi productrice du dernier film d'Olivier Asselin, Le siège de l'âme, actuellement en postproduction.

C'est un film entièrement financé au Québec, en partie par Téléfilm Canada et la SODEC, et en partie par nous, avec un minimum garanti des Films René Malo. «Nous», c'est Daniel Louis, mon associé dans Cinémaginaire, qui est le producteur délégué du film et Arlette Dion — responsable du programme d'aide au cinéma artisanal de l'ONF jusqu'à l'année dernière —, qui vient de se joindre à nous. C'est un projet assez compliqué à produire parce que c'est un film d'époque, qui se déroule au tournant du siècle et qui fait appel à beaucoup d'acteurs. Il est très original tant par l'histoire que par la façon de filmer, qui s'apparente un peu au style bande dessinée. Ce sera une première ici au Québec. Le budget d'un million et demi est minuscule par rapport aux exigences du scénario. Le film sera en postproduction image et son jusqu'à la fin de l'année.

Est-ce que vous n'avez jamais été tentée vous-même par la réalisation ou par un autre des métiers du cinéma?

Pas du tout, puisque mon métier me permet de combiner le cinéma et mon goût pour les affaires. J'aime les affaires et je suis contente du métier que je fais. Je trouve que les réalisateurs sont des gens courageux, parce qu'ils se mettent à nu dans chaque film qu'ils font. Moi, je ne suis pas courageuse...

Ce qui me frappe, c'est qu'il y a en France un certain nombre de productrices qui sont vraiment de sacrées bonnes femmes. Quelle perception avez-vous de ce métier au Québec?

Je trouve que c'est un métier qui est naturel aux femmes tout en étant difficile parce qu'il s'exerce dans un milieu d'hommes. La

distribution est aussi contrôlée par les hommes, et on ne peut pas faire un film si on n'a pas l'appui d'un distributeur.

Je vais être très réactionnaire, mais est-ce que le charme, la sensibilité féminine peuvent aider à séduire les gens avec lesquels vous devez frayer pour monter un projet?

Tout à fait. Un homme c'est un homme et une femme c'est une femme, on ne peut pas faire abstraction ni aller à l'encontre de ça. C'est drôle, les premières fois que j'ai fait des films, je me disais: «Si je passe mon temps à me battre contre cette réalité, je ne ferai que ça et je ne ferai pas de films!» Alors, oui, je joue le jeu, je dis: «Je suis une femme, je ne connais pas grand-chose, expliquez-moi, dites-moi comment ça se pas-

se». Je joue mon rôle de femme et je n'ai pas peur de ça, au contraire. J'utilise l'intuition féminine, je vais utiliser le charme féminin, comme on peut dire entre guillemets, pour communiquer avec les hommes, parce qu'il y a toujours un jeu de séduction qui agit. Il faut l'utiliser pour son propre bénéfice, et moi, mon bénéfice c'est que le film se fasse dans les meilleures conditions possibles. Et ç'a marché jusqu'à maintenant.

Quels sont vos projets aujourd'hui?

Je termine un film avec Bernard-Henri Lévy, *Le jour et la nuit*. C'est une coproduction avec la France et la Belgique, tournée avec Alain Delon, Lauren Bacall, Xavier Beauvois, Jean-Pierre Kalfon et Arielle Dombasle, d'après un scénario de Jean-Paul Etevant et Bernard-Henri Lévy. Il s'agit d'un film très personnel, qui parle d'un écrivain. C'est donc un monde que B.-H.L. connaît bien. C'est un film d'auteur qui, à mon avis, a d'assez grandes possibilités d'exploitation commerciale.

Comment vous êtes-vous retrouvée dans cette aventure?

Daniel Toscan du Plantier m'a téléphoné l'an dernier pour me dire: «J'ai un scénario qui serait une coproduction possible avec le Québec. Ce serait réalisé par Bernard-Henri Lévy. Est-ce que ça vous intéresse de le lire?» Ma première réaction a été: «Bernard-Henri Lévy, c'est un écrivain, pas un metteur en scène», mais j'étais intéressée à lire le scénario, bien sûr, ne fût-ce que par politesse, et quand je l'ai lu, j'ai été immédiatement séduite. J'ai donc demandé à rencontrer B.-H.L. pour l'entendre parler de son film. J'avais vu *Bosnia!*, le long métrage documentaire qu'il a réalisé sur la Bosnie, que j'ai beaucoup aimé. Nous nous sommes rencontrés, nous avons parlé de son film, et ç'a été le coup de cœur, le coup de foudre, et j'ai embarqué. Alors, B.-H.L. m'a fait rencontrer son père, qui devait produire. Malheureusement, il est décédé avant le début du tournage. Il a vraiment tourné le film pour son père. ■